

PIERRE BOST

ANAÏS

neuvième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

43, rue de Beaune (VII^e)



ANAÏS

DU MÊME AUTEUR

L'IMBÉCILE, comédie en quatre actes. (N. R. F.)

HOMICIDE PAR IMPRUDENCE, roman. (*Sit des Éditions Fast.*)

HERCULE ET MADEMOISELLE, nouvelles. (N. R. F.)

PRÉTEXTAT, roman. (N. R. F.)

VOYAGE DE L'ESCLAVE. (*Chez Marcelle Lesage.*)

CRISE DE CROISSANCE, roman. (N. R. F.)

A LA PORTE. (*Au Sans Pareil.*)

FAILLITE, roman. (N. R. F.)

LA PASSION ET LA MORT DE JEANNE D'Arc, d'après le film de Carl Dreyer. (*Collection : Le Cinéma Romanesque ; Gallimard.*)

MESDAMES ET MESSIEURS, roman humoristique ; (ne se trouve que dans l'édition italienne : SULLO SGABELLO DEL BAR : *Le grandi firme*, Turin.)

BRIANÇON, avec dix aquarelles de M^{me} Ed. Bost. (*Dardelet, Grenoble.*)

Sous presse

NOTES SUR LE CIRQUE ET LE MUSIC-HALL. (*Au Sans Pareil.*)

En préparation

LA VIE DE JÉRÔME SAVONAROLE.

PIERRE BOST

ANAÏS

neuvième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

43, rue de Beaune (VII^e)

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à SEPT CENT CINQUANTE-SIX exemplaires et comprend : cent neuf exemplaires réimposés dans le format in-quarto tellière, sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane nrf, dont neuf hors commerce marqués de A à I, et cent destinés aux Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, numérotés de 1 à C ; - six cent quarante-sept exemplaires in-octavo couronne, sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont dix-sept hors commerce marqués de a à q, six cents destinés aux Amis de l'Édition originale numérotés de 1 à 600, et trente exemplaires d'auteur, hors commerce, numérotés de 601 à 630.

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by librairie Gallimard, 1930.*

ANAÏS

A Madame Fl. A.

— Si j'avais su, dit M. Pixu, je n'aurais pas donné dix sous au télégraphiste.

M. Pixu marchait de long en large à travers le salon et tenait à la main le télégramme sans oser y porter les yeux, cependant que Madame Pixu, assise dans un fauteuil, le regardait sans oser y porter la main.

— Je m'attendais, dit M. Pixu, à tout sauf à cela...

Il amena le télégramme devant ses yeux et le relut à voix haute :

« VIE AVEC GONTRAN DÉSORMAIS IMPOSSIBLE VEUX FINIR JOURS PRÈS VOUS ARRIVE DEMAIN MONTPARNASSE 16 h. 48.
ANAÏS »

— Quand nous le saurons par cœur, nous le

ferons encadrer. On met aux enchères des documents qui ne valent pas celui-là.

— Le mieux, dit Madame Pixu, serait de lui donner la chambre bleue.

— Le mieux, plutôt, dit Monsieur, serait de lui trouver un petit hôtel convenable dans le quartier. Nous serions plus tr... je veux dire : elle y serait plus tranquille...

Madame Pixu regarda son mari comme s'il lui proposait un crime :

— Tu n'y penses pas ? A l'hôtel quand nous pouvons la loger ici ?

— Je voulais dire... essaya l'époux...

Mais il ne se rappelait pas ce qu'il avait voulu dire. Il y avait dans le regard de sa femme un éclat, plus chaud que brillant, qui faisait qu'on se sentait coupable si l'on ne pensait pas comme elle.

M. Pixu ne dit pas : « Tu as raison », ni même : « oui » ; il dit seulement :

— Malheureusement je ne pourrai pas aller à la gare.

Ainsi fut-il décidé qu'Anaïs logerait dans la chambre bleue, et, autant qu'on en pouvait préjuger d'après ses déclarations télégraphiques, qu'elle y finirait ses jours.

* * *

Qu'une femme télégraphie : « *vie avec* (ici un prénom masculin) *désormais impossible* », on peut admirer qu'elle livre ainsi à une connaissance quasi publique l'aveu de déboires probablement sentimentaux ; mais il n'y a rien de surprenant dans le fait même ainsi exprimé. On pourrait donc s'étonner de voir M. et M^{me} Pixu manifester une si grande stupeur à l'annoncé d'une telle nouvelle. Pour l'expliquer, un mot suffira : Anaïs, qui signait cet aveu de lassitude, avait soixante-dix-neuf ans.

L'accoutumance est chose si forte, et aussi bien dans les événements du cœur, qu'il est commun qu'un couple uni depuis cinquante-sept années par les liens du mariage présente les caractères de la plus parfaite entente et, en effet, soit lié par une assez solide affection. Et si même entre les deux époux quelque chose reste encore qui soit comme un désaccord ou une froideur, il est rare que ce dissentiment aille jusqu'à la rupture, ce froissement jusqu'au déchirement. On ne divorce pas à soixante-dix-neuf ans ; pas davantage on ne se sépare à l'amiable. C'est pourtant ce que faisait Anaïs, et c'est peut-être ce déséquilibre qu'ils percevaient dans les lois habituelles qui avait

troublé M. et M^{me} Pixu, et leur avait fait concevoir une sorte de crainte étonnée devant la nouvelle inattendue. L'événement rare est, par son essence, monstrueux. Le télégramme annonçait un monstre.

* * *

Anaïs avait été longtemps cousine germaine de Madame Pixu, par un de ces enchevêtrements généalogiques qui compliquent les nombreuses familles et placent sur le plan d'une même génération des êtres séparés par quarante années d'âge. Mais cette parenté n'avait pas tardé à s'effacer, puis à disparaître, par le mariage d'Anaïs. Celle-ci avait été prise par Gontran, un baron breton, qu'elle avait suivi dans un château lointain, aux frontières d'un village inconnu. Anaïs avait vécu sans qu'on pût savoir comment, n'écrivant à personne, qu'aux premiers jours de l'année des lettres timbrées d'une petite couronne où elle disait que sa vie était toujours la même, sans qu'on pût savoir ce qu'elle entendait par ces mots.

On en pouvait savoir seulement ceci : que les terres du baron Gontran rapportaient de gros revenus et que la baronne s'en réjouissait. Il arrivait que, écrivant au moment des étrennes et

jugeant que c'était l'heure des cadeaux, elle écrivît à Madame Pixu : « Pour ton premier janvier je vais te donner un conseil qui te sera utile... » et elle disait alors qu'elle venait de placer telle somme d'argent dans telle affaire encore peu connue mais qui promettait de gros bénéfices. M. Pixu qui n'avait pas d'argent à placer jugeait pour sa part que la cousine Anaïs n'était pas très intéressante ; et s'il lui arrivait d'en parler, c'était le plus souvent comme d'une personne indifférente à laquelle il prêtait de l'égoïsme et un médiocre équilibre cérébral.

Anaïs ne parlait jamais de son mari, et n'avait nul désir d'en parler. A peine s'étaient-ils installés dans leur château breton que le baron en avait meublé pour sa femme une partie, se réservant l'autre ; il vivait retiré, dans sa bibliothèque, son fumoir ou dans sa chambre, y dormant rarement seul, et prenant soin de choisir lui-même les servantes, qu'il employait à toutes besognes.

Anaïs s'était mariée pour quitter sa famille, et non point pour vivre avec son mari. Le baron qui ne l'avait pas rencontrée assez docile à ses plaisirs, ni assez propre à les satisfaire, avait bientôt renoncé à les lui enseigner, et Anaïs qui ne lui avait d'abord montré que répugnance lui sut gré de cette indifférence et ne trouva pas mauvais qu'on la laissât libre et quasi fille, cependant souveraine des

clefs. Gouvernant la maison, depuis le portefeuille jusqu'aux balais, servant de banquier à son mari, elle se trouvait ainsi satisfaite.

Des années coulèrent, dont le nombre s'éleva peut-être à trente. Il semblait que la paix du ménage fût établie. Le baron poursuivait aux alentours le cours de sa carrière amoureuse, cependant qu'Anaïs semblait si peu s'en soucier qu'on eût pu croire qu'elle ne comprenait pas. Et en effet, les soins de la maison aidant, et la fatigue qu'elle prenait à ordonner les armoires, visiter les fermiers, lire la *Cote Desfossés* et combiner de fructueux placements, elle avait vieilli dans cette inertie innocente où son mari l'avait trouvée jadis et qu'ils avaient tous deux renoncé à éveiller. Quiconque eût pénétré chez Anaïs, l'eût prise pour une vieille fille et l'erreur n'eût été que d'état-civil. Anaïs ignorait cet homme près d'elle, qui ne représentait à ses yeux qu'un convive quotidien et une colonne spéciale dans le livre des dépenses. De même qu'elle ne parlait jamais de son mari, de même elle ne pensait jamais à lui. Seule et libre, pourvue d'argent et d'autorité, si un tel mot eût pu avoir place dans son vocabulaire, elle se serait crue heureuse.

Heureuse pendant trente ans. Un jour vint où elle sentit tout à coup — elle l'aperçut soudain et

en une semaine — que sa vie jusqu'alors immobile et pesante oscillait, comme un gyroscope qui va tomber. Elle sentit cela dans son corps. Elle fut malade. Elle ne savait pas très bien de quelle maladie, mais c'était comme si tout son être changeait de nature, comme si elle devenait une autre femme. Par ce miraculeux mensonge de la machine féminine qui élève l'humeur au niveau du sentiment et les entrailles à la dignité du cœur, elle se releva de cette maladie comme d'une conversion. Elle crut se réveiller, après un sommeil, dans une maison nouvelle. Comme elle n'avait pas eu de jeunesse et qu'elle avait toujours été vieille, du jour où la nature impérieuse lui ordonna de vieillir, elle se réveilla jeune. Elle avait mené sa vie à rebours. Elle pénétrait dans un monde nouveau qu'elle avait refusé de connaître, et son châtiement était d'y marcher seule et malhabile, impuissante à en goûter les joies et souffrant de les deviner proches, inaccessibles.

Alors elle comprit que le baron était son mari, et la trompait. Comme elle venait d'apprendre que pour elle l'heure était passée, elle vit d'un œil triste et jaloux que l'autre fût vivant encore. Non qu'elle désirât devenir aussi vivante que lui, mais elle souhaitait plutôt qu'il fût mort autant qu'elle.

Anaïs était en vérité trop vieille pour entreprendre la conquête de Gontran, et aussi bien n'avait-elle pas été transformée à ce point qu'elle le désirât vraiment. Les apparences de leur vie commune ne changèrent donc point. Le baron, sans rien voir, poursuivait sa vie aventureuse, Anaïs continuait son existence ménagère. Seulement, désormais, il lui arrivait d'adresser la parole à Gontran, pour le blâmer ou lui déplaire. Lui, petit à petit, prit l'habitude de répondre sur le même ton agressif, et, en peu de mois, le ménage qui avait vécu si longtemps dans une paix muette entra dans l'âge des querelles. Plusieurs fois Anaïs et Gontran furent au bord du drame. A la suite d'une dispute, Gontran quitta un jour le château et passa une semaine à Nantes. Anaïs qui n'avait pas prévu cela resta stupide. Quand son mari revint, il alla tout droit dans sa chambre et dormit vingt heures. Quand il descendit pour dîner il ne trouva pas Anaïs. Elle avait quitté la maison. Le baron, qui n'avait pas prévu cela, resta stupide. Anaïs revint quinze jours plus tard, et Gontran ne sut jamais d'où elle revenait. Mais il renonça à repartir lui-même pour un mois comme il y avait d'abord songé, et Anaïs put croire qu'elle avait triomphé.

Plus graves furent les querelles d'argent. Le

baron voulut gérer lui-même sa fortune. Anaïs refusa et comme elle était plus forte et plus habile, elle réussit à garder ce gouvernement et refusa de l'argent à son mari. Il en emprunta ailleurs, qu'elle dut rendre. Une nuit il crocheta la serrure du secrétaire où sa femme gardait leur cassette. Anaïs voulut déposer une plainte ; son avoué lui fit comprendre qu'elle n'aboutirait pas. Le lendemain, comme elle rencontrait Gontran devant l'église, elle le gifla publiquement. Le baron, tout rouge, l'entraîna jusqu'au château en la tirant par le bras, et elle poussait de grands cris. Leurs fermiers les regardaient passer de loin sur la route et n'osaient pas rire. L'un traînant l'autre ils rentrèrent chez eux ; il est probable que c'est ce jour-là qu'ils commencèrent de se battre.

A partir de ce moment ce fut comme une espèce de folie, tantôt paisible, tantôt furieuse, qui les opposa l'un à l'autre. Chaque jour ils inventaient un sujet de guerre et un moyen de bataille. Ils avaient des querelles et des vengeances d'enfants, plus méchantes encore, et plus bêtes. La solitude où ils vivaient les avait exaspérés. Ce besoin d'actions communes qu'il est toujours mauvais d'étouffer dans l'homme, ils ne pouvaient le satisfaire que l'un contre l'autre. Et cette guerre sournoise les occupait assez pour qu'ils eussent comme une

espèce de joie d'avoir enfin trouvé une raison de vivre. Ils ne pensaient même plus à cette haine entre eux : elle était leur existence, leur atmosphère, elle seule peut-être les conservait vivants, chacun comme une proie pour l'autre ; elle leur était indispensable comme un poison qui aide à vivre.

De longues années avaient encore passé au-dessus de leurs têtes. Anaïs, désormais, était devenue assez vivante pour souffrir. Comme il était écrit sans doute que le livre de sa vie se déroulerait au rebours de la marche commune, il advint que, contre les lois habituelles, sa colère devint tristesse. Et quand elle eut longtemps exhalé sa rage et sa fureur, lassée peut-être d'exprimer des sentiments si violents, ou se désespérant de les voir sans effet, elle vint à une résignation plus douce et entra dans le domaine de la tristesse muette. Autant elle avait été méchante, autant elle fut malheureuse. Elle oubliait le mal qu'elle avait fait, le mal qu'elle avait souffert ; elle méditait en elle-même, à chaque instant de la journée, et ce qui pouvait accroître sa tristesse elle l'entretenait jalousement, comme font ceux qui n'ont pas l'habitude de souffrir.

Ses cheveux étaient devenus blancs.

Le baron n'avait vu dans ce changement d'atti-

tude qu'un répit inespéré. Il s'en était réjoui et poursuivait sa vie d'aventures avec une fureur nouvelle. Bien qu'il approchât de ses quatre-vingts ans, il savait encore rendre sa femme jalouse.

Anaïs, seule avec elle-même, roula longtemps dans sa tête des pensées mauvaises et tristes. Elle en était enfin venue à une sorte de torpeur que ne secouaient même plus les gestes domestiques. Elle perdait le goût de ces soins qui l'avaient si longtemps occupée. Elle vivait sans aucune joie, renonçant même aux satisfactions modestes qu'elle trouvait autrefois à vérifier les comptes des fermiers, commander les valets, ranger le linge. N'ayant plus d'autre pensée que ses pensées, elle remontait maintenant dans le passé, allait aux souvenirs qui lui restaient ; ils étaient tristes. Comme elle était vieille, elle retrouvait surtout les souvenirs très anciens : une jeunesse sans joie, les visages oubliés de parents mal connus, puis ce mariage qu'elle avait voulu comme une délivrance et un défi. Puis cet exil de bientôt soixante années. Alors elle jugeait qu'au cours de sa longue vie elle n'avait rencontré que des êtres méchants. Et un jour, retournant ces pensées dans sa tête, dans ce long monologue à peine silencieux qu'est la méditation solitaire, elle pensa ces mots : « Je suis méchante ». Elle ne comprit pas bien : elle ne sentit

d'abord qu'un choc, qui troublait le cours de sa pensée et glaçait sa poitrine. Et avant d'avoir connu vraiment ce qu'elle venait de dire, elle sentit des mots s'ordonner malgré elle, qui s'imposaient à elle et tout à coup éclatèrent : « *J'ai toujours été méchante.* »

Ce fut une révélation. L'idée nouvelle s'offrait à Anaïs, irrésistible, comme écrite derrière son front. Elle croyait sentir enfin la découverte du grand mot qui lui donnerait la clef de tous ses tourments. Elle était comme ces hommes qui, s'enfermant pour méditer, arrivent enfin, sans l'avoir prévu, à une phrase qui couronne leur recherche et lui donne sa fin.

Anaïs pénétrait dans un pays nouveau. La pensée qui lui montrait son crime, en même temps lui montrait la vertu contraire, désirable et inaccessible. Elle souhaita la bonté, autour d'elle et en elle. Elle imagina ce que pouvait être ce bien qu'elle désirait ; elle désira un visage calme et un regard doux ; un être — et elle pensait à une femme — qui n'eût point connu la haine et la colère, dont le cœur n'eût été plein que de pitié et de douceur. Elle rêvait d'un fauteuil doux dans une maison chaude, et d'une amie qui viendrait l'embrasser sur le front, lui parlerait en l'appelant Anaïs. Et quand, dans la solitude de ses journées, elle

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

DERNIÈRES PUBLICATIONS

MARCEL AYMÉ
La Table-aux-Crevés

HENRI BOSCO
Le Quartier de Sagesse

LOUIS ÉMIÉ
La nuit d'Octobre

RENÉ TRINTZIUS
Deutschland

ÉMILE ZAVIE
Les beaux soirs de l'Iran
Les Dieux de la Tribu

PIERRE HUMBOURG
Silvestre le Simple

JACQUES DE LACRETELLE
Amour nuptial

GEORGES REYER
Destins croisés

MARC BERNARD
Zig-Zag

PAUL CLAUDEL
Le Soulier de Satin

GEORGE MEREDITH
La Maison de la Grève

JOSEPH CONRAD
La ligne d'ombre

CHARLES BAUDELAIRE
Morceaux choisis

BERNARD GRASSET
Psychologie de l'Immortalité

FR. HOLDERLIN
La mort d'Empédocle

PAUL VALÉRY
Variété II

ANDRÉ GIDE
Le Voyage d'Urien
Le Roi Candaule

ANDRÉ DHOTEL
Campements

JULES SUPERVIELLE
Le forçat innocent

LUIGI PIRANDELLO
Comme ci (ou comme ça)

MARCEL AYMÉ
Brûlebois

ANTOINE BIBESCO
Laquelle...? "Quatuor"

DRIEU LA ROCHELLE
Une femme à sa fenêtre

ARMAND SALACROU
Patchouli

COLLECTION

"VIES des HOMMES ILLUSTRES"

ILYA EHRENBURG

La vie de Gracchus Babeuf

LYTTON STACHEY

Elisabeth et le Comte d'Essex

La vie de Théophraste Renaudot

HÉLÈNE ISWOLSKY

La vie de Bakounine

COLLECTION

"LA LÉGENDE D'ISRAËL"

EDMOND FLEG

Salomon

COLLECTION

"LES DOCUMENTS BLEUS"

PIERRE BÉARN

Paris Gourmand

PIERRE ABRAHAM

Figures

FRÉDÉRIC LEFÈVRE

Une heure avec (5^e série)

GAETANO SALVEMINI

La terreur fasciste

MAURICE GARÇON

Trois histoires diaboliques